

donnant que dans le cas d'incendie d'une caserne, le régiment qui l'occupe devra marcher pendant un an et un jour, sans trêve, ni relache, et cette règle a du bon, car des soldats qui laissent brûler leur caserne ne méritent pas d'en avoir une.

Dans le cas de Québec, il est impossible de savoir comment le feu a pris et comme on a nommé une enquête spéciale pour en découvrir la cause, nous sommes bien sûr du verdict.

Il se terminera à la manière des enquêtes du coroner : "Incendie sans cause connue."

* * Au moment où le journal paraît à Montréal, la colonie Française fête sa fête nationale, la fête de la France, et bien que je vous en ai déjà parlé la semaine dernière, je tiens à vous renouveler la mémoire et à vous rappeler qu'aucune idée politique n'est en jeu et que tout le monde travaille pour les pauvres, tout en s'amusant beaucoup.

Car on va beaucoup s'amuser pendant les trois jours que durera la fête, et s'amuser d'une manière convenable.

J'espère donc avoir l'honneur et le plaisir de vous voir à Elmwood Grove et de vous serrer la main, nous parlerons de la France, de souvenirs de là bas, des grands jours du Canada, du vieux temps où le même drapeau couvrait de ses plis tous les Français des deux mondes, et puis vous verrez qu'à un moment donné l'enthousiasme nous gagnera et que nous crierons à pleins poumons :

VIVE LA FRANCE !!!

Léon Ledieu

VIVE LA RÉPUBLIQUE

Ne vous effrayez pas du titre, lisez l'article, et vous verrez que légitimistes, orléanistes, bonapartistes, jérémies et victoriens et même républicains, ne pourront pas s'en plaindre.

Cet article avait été écrit pour le journal *Le 14 Juillet* 1887, mais il a été supprimé pour des raisons spéciales.

Voici ma prose :

Si nous étions à Paris !

Plus d'un parmi nous a déjà murmuré aujourd'hui ces mots pleins de souvenirs, qui suffisent pour produire dans notre esprit de si radieuses visions, pour faire renaître de charmantes heures disparues, pour rappeler de si douces choses dont nous avons gardé précieusement la mémoire, fleurs du printemps de notre vie, dont le parfum nous envahit la tête et active les battements de nos cœurs redevenus jeunes pour un instant.

Nous recueillons aujourd'hui avec soin ces souvenirs, semés au hasard dans nos heures de jeunesse, mais qui forment maintenant ce livre du passé que nous lisons avec tant de bonheur, les yeux fermés, quand nous sommes secoués par ce seul nom : Paris !

Ce Paris, cependant, n'a pas de moissons dorées comme les riches plaines du pays normand, les pampres vigoureux des provinces bourguignonnes n'y pourraient vivre, les roses sont étioilées, les arbres phtisiques allongent leurs bras maigres, l'air est suffocant, la Seine est noire, les maisons sont trop hautes, les jardins trop petits, le travail y est dur, la vie difficile, Paris.....

Paris est la plus adorable ville qu'il soit possible de rêver, et tout homme qui y a vécu, qu'il appartienne à n'importe quel pays, préférera toujours les soirées de Paris aux nuits d'été bleues et parfumées de Florence, aux crépuscules étincelants de l'Équateur, aux radieuses nuits du Nord.

Pourquoi ? Ah ! pourquoi ? La cause est introuvable, mais l'effet existe.

Si nous étions à Paris !
J'y étais en 1865, et j'habitais loin du centre, dans cette vieille rue de Sèvres que les démolisseurs n'ont pas encore osé toucher, non loin du boulevard Montparnasse, tout au fond d'une grande cour, où j'avais découvert une maison à deux étages, à toit aigu, située en avant d'un grand jardin et dont l'allure provinciale et modeste me rappelait le pays natal.

Il y avait là une dizaine de chambres meublées,—pas trop richement,—habitées par des étudiants et des artistes,—pas trop riches.— J'y ai connu Léonce-Petit, et nous menions là la vie la plus agréable du monde, quoique très rangée, ce qui vous étonnera peut-être si vous ne connaissez pas Paris.

Les étrangers qui viennent passer deux ou trois mois à Paris en partent généralement sans en rien connaître, mais absolument rien, sauf ce qu'ils ne devraient pas connaître. Leur premier soin est de demander où se tiennent les plus mauvaises choses, quoique très agréables, et ils en usent tout le temps.

En revenant, ils disent qu'ils sont allés à Paris et vous en font un tableau ou plutôt une caricature aussi déplorable que stupide.

Ceux qui arrivent à connaître le mieux Paris sont ceux qui ont le moins d'argent.

Nous vivions donc en bons garçons, et chose plus incroyable encore, nous étions presque d'accord en politique ; nous n'aimions ni l'Empire ni l'Empereur.

Les uns avaient leurs raisons pour cela, d'autres n'en avaient peut-être pas, je ne veux jurer de rien.

Le 15 août allait arriver pour la première fois, depuis que nous nous connaissions, et avec un ensemble magnifique, nous résolûmes de ne pas prendre part à la fête du tyran.

Le matin de ce jour-là nous nous réveillâmes d'un air furieux, le soleil était bien beau pourtant, notre jardin était magnifique, le ciel était bleu et nos fleurs plus parfumées que de coutume peut-être, mais nous nous étions promis d'être mécontents et de protester par nos mines de conspirateurs contre les démonstrations du jour.

Tout Paris était en fête, tous les Parisiens et les étrangers s'étaient répandus dans les rues, places, squares, promenades, etc., etc. Pas une maison qui ne fut pavoisée, pas une fenêtre qui n'eût un drapeau, de la verdure, quelque chose de joyeux enfin et tout cela formait le coup d'œil le plus étonnant et le plus grandiose que j'aie jamais vu.

En revenant du déjeuner nous allâmes droit devant nous, sans trop savoir où, poussés un peu par la foule, mais n'oubliant pas un instant que la consigne était de ne pas s'amuser, et un pas suivant l'autre, nous arrivâmes ainsi sur l'Esplanade des Invalides, où des théâtres et baraques avaient été installés pour ce jour-là.

La grande place était littéralement bondée de spectateurs. Combien ? peut-être soixante ou quatre-vingt mille, et une fois entés dans cette mer humaine, impossible d'en sortir, un flot poussait l'autre, il fallait avancer, marcher, circuler quand même.

Nous jetâmes un regard de pitié sur ce peuple esclavé et l'un de nous murmura d'une voix sombre : "Des cirques, mais pas de pain !" Il était féroce, notre camarade !

Je remarquai cependant que tous ces gens-là avaient vraiment bonne mine, qu'ils ne semblaient nullement souffrir de la faim et qu'ils avaient l'air aussi de s'amuser beaucoup.

Un remous nous envoya vers l'avenue de Lamotte Piquet, dans laquelle nous entrâmes poussés par une force invincible.

Au loin des casques, des sabres, des baïonnettes, des cuirasses étincelaient au soleil et en débouchant sur le Champ de Mars le spectacle devenait éblouissant.

Soixante mille hommes étaient rangés en bataille, infanterie, cavalerie, artillerie, aigles au vent, étaient là attendant le moment de la revue.

Tout à coup un grand cri s'éleva : L'Empereur ! Les tambours battent aux champs, les clairons sonnent, toutes les musiques font éclater les notes de *Partant pour la Syrie* et, obéissant à la poussée qui augmentait sans cesse, nous tournons à droite et au bout de vingt minutes nous arrivons au quai, non loin du pont d'Iéna.

Napoléon III, suivi de son brillant état-major escorté de princes, de ducs, des maréchaux de France, etc., etc., passait au galop devant le front des troupes.

Puis le défilé. Vive la ligne ! Vive les chasseurs ! Vive les cuirassiers ! bravo l'artillerie ! la foule devenait folle de bonheur, tout

l'esprit français se réveillait, et, quand près de nous passa la cavalerie, tous les sabres se levant devant le chef de l'État, toutes les poitrines criant : "Vive l'Empereur !" le peuple fit écho et moi-même emporté, ahuri, enthousiasmé, délirant, je criai aussi : Vive l'Empereur !

Mes camarades en avaient fait autant. Maintenant, pourquoi cette contradiction, pourquoi ce cri entièrement opposé à nos convictions politiques ?

Pourquoi ? parce qu'en ces moments d'explosion générale, le patriotisme nous envahit quand même, le courant est irrésistible, la grandeur de la France éclate plus majestueuse encore que de coutume, le souvenir de nos victoires, de nos splendeurs nous entraîne, et force nous est de crier : Vive quelque chose !

On criait : Vive l'Empereur ! mais en réalité ce n'était pas l'Empereur que l'on acclamait, c'était la France que l'on saluait. L'Empereur pouvait bien mourir, cela nous inquiétait peu, mais il fallait envoyer vers le ciel un *vicat*, un remerciement, une prière, une exclamation.

Ce sentiment est tellement vrai, tellement naturel que, plus tard, il y a quelques années, à un banquet du 14 juillet, à Montréal, j'ai entendu comme beaucoup d'entre vous aussi, M. Kolb-Bernard, légitimiste absolu, se joindre à nous et crier : Vive la République ! et il expliquait sa conduite comme je viens de le faire.

Aujourd'hui donc, nous sommes dans les mêmes conditions, l'enthousiasme est général, le patriotisme est dans tous les cœurs, et que vous soyez de n'importe quelle opinion politique, quand vous crierez : Vive la République, tous nous savons que, si le sentiment de peu ou beaucoup n'est pas d'accord avec la forme du gouvernement actuelle, cela veut dire :

VIVE LA FRANCE !

LÉON LEDIEU.

A LA BRISE !

Haleine du printemps, ô brise parfumée,
Errant de fleur en fleur, de vallon en vallon !
L'amoureux pour ouvrir ta roulade animée !
S'arrache sans regret aux plaisirs du salon !

Il place sur ton aile, aimable messagère,
Ses longs soupirs d'amour, ses rêves de bonheur,
Et tu vas les porter à l'amante sincère
Qui, là-bas, les reçoit dans les plis de son cœur.

Que de fois le poète a redit sur sa lyre
Les gracieux accords que préludait ta voix,
Et que de fois l'oiseau dans un joyeux délire
S'est mis à les chanter sous l'ombrage des bois !

O brise ! enivre-moi longtemps de ton arôme ;
Viens rafraîchir mon âme en proie à la douleur !
Lasse devant mes yeux comme un léger fantôme,
Et porte jusqu'à Dieu l'écho de mon malheur !

J. B. Croutte

NOS GRAVURES

LA CHARITÉ

Cette scène de *Mignon* peut aussi servir d'allégorie à la charité.

Le dessin en est excellent et la scène est admirablement rendue.

ICEBERGS DANS L'ATLANTIQUE

Quiconque a traversé quelques fois l'Atlantique n'a pas manqué de rencontrer des fragments d'icebergs, descendus de la baie de Baffin, par le détroit de Davis, et de là par le courant du nord, jusqu'à ce qu'ils viennent se perdre dans les eaux tièdes du Golfe Stream, près des bancs de Terre-neuve.

Dernièrement, les passagers d'un vapeur transatlantique se rendant en Europe, ont pu voir un ours polaire, maigre et efflanqué, debout sur un iceberg.

Dans les tristes conditions où il se trouvait, ce fut un véritable service que de lui envoyer une balle dans la tête.